



MEDIATHEQUE
MEDIATHEK
valais st-maurice wallis



Médiathèque Valais St-Maurice

Vendredi 4 décembre

12.30-13.30

Sylviane Roche



A la rencontre de Sylviane Roche, écrivain ...

1949, Sylviane Roche naît à Paris. En 1969, elle s'installe en Suisse à Lausanne. Dès 1978, elle obtient sa licence de lettres à l'Université de Lausanne et enseigne la littérature française, l'histoire et l'espagnol au gymnase cantonal à Nyon. De 1986 à 2005, elle participe au comité de direction de la revue littéraire lausannoise *Ecriture*.

Auteur d'articles de critique littéraire dans divers journaux et traductrice de l'espagnol, elle a publié :

- un récit : **L'Italienne**, en collaboration avec Marie-Rose De Donno (Bernard Campiche, 1998)
- trois romans : **Le Salon Pompadour** (Bernard Campiche, 1998), **Septembre** (Bernard Campiche, 1998), **Le Temps des cerises** (Bernard Campiche, 1997), Prix Franco-Européen 1998, Prix des auditeurs de « La Première » 1998
- un recueil de nouvelles : **Les Passantes** (Bernard Campiche, 1990)
- un recueil de «contes psychologiques : **L'Amour et autres contes** (Bernard Campiche, 2002)

L'Italienne, histoire d'une vie (1998)

Sylviane Roche prête sa plume au récit que Marie-Rose De Donno, une Italienne du Sud, vendeuse de mode dans une boutique lausannoise, lui fait de son parcours.

« J'ai écrit cette histoire d'après le récit que mon amie Marie-Rose De Donno m'a fait de sa vie. C'est ce qu'elle m'a dit, et c'est aussi ce que j'ai entendu. Nos mots se mêlent. C'est une œuvre commune...

Marie Rose m'a donné l'occasion de me racheter de la chance que j'ai dans la vie. » (Sylviane Roche)

« J'étais une petite fille quand je vis pleurer ma mère sur le cercueil de son enfant. Toute sa souffrance vint envahir mon cœur. Quoi, mort, un enfant ? Une question me vint à l'esprit : comment

fera-t-elle pour continuer à vivre encore ? Et pourtant un jour la mort t'a pris, toi qui étais mien. Alors pour continuer la vie sans ta voix, j'écris. » (Marie-Rose De Donno)

« Sandro...C'est comme si j'avais un peu peur de parler de lui. Et pourtant, je sais bien que tout ce récit que j'ai entrepris de te faire, tous ces souvenirs que je fais remonter depuis que j'ai commencé à te parler, tout ça, c'est pour finir par parler de Sandro. Tu te rappelles c'est la première chose dont je t'ai parlé, la seule qui comptait au début. C'est de fil en aiguille que j'ai compris qu'il fallait que je te raconte tout pour en arriver à Sandro. » (p. 95)

« Cela fait trois ans maintenant que Sandro est mort. C'est incroyable de voir à quel point ma douleur a changé. Mon fils me manque toujours autant, et il me manquera toujours, mais j'ai appris à vivre sans lui. Ça n'a pas été facile, mais j'accepte sa mort maintenant. C'est très récent, quelques mois peut-être. » (p.227)

« Bientôt, j'oserai faire des projets. Je veux penser à demain et plus à hier. Je crois que c'est comme ça que la vie continue. Il faut toujours regarder devant soi. Automne 1997-Printemps 1998 » (p.228)

Le Salon Pompadour (1990)

« On n'est pas une femme, songeait parfois Rosine, mais une dizaine au moins de femmes successives qui écrasent la précédente, se nourrissent d'elle, et l'anéantissent. Après quatre-vingt-cinq ans, c'est être assis sur une pile de cadavres... » (p. 94)

Un anniversaire, et l'occasion pour Rosine de poser un regard sur ce que fut sa vie et d'autres vies, celle de sa famille, avec la succession des naissances, des mariages, des joies, des ruptures, des deuils et tous les sentiments d'amour et de haine qui lient les êtres entre eux. Naît la saga d'une famille juive, traversée par le souffle de l'Histoire, et dans laquelle défilent trois générations de femmes. Parmi elles, Rosine, fille d'Alexandre et de Pauline, Epouse d'Henri et mère d'Alice, de Thérèse, de Georges et Paul.

« La porte est fermée. Rosine regarde la chambre à coucher, les deux fauteuils de tapisserie avec leur petit banc de bois pour poser les pieds. Sur la cheminée de marbre noir, les photos des quatre enfants prises par Monsieur Stanislas, et, sur la table de nuit, son portrait et celui d'Henri, au moment de leurs fiançailles. Henri a l'air heureux, une moustache, un faux col...Et puis Rosine éteint la lumière, étend les mains sur le drap et ferme les yeux. Ils sont là sans doute, Pauline et Guy et Marcel et Gustave et Emilienne et même Alexandre...! » (p. 121)

Septembre (1998)

Le récit de la détresse d'Hélène, brillante avocate, qui vient de perdre dans un accident de voiture, Diego, un homme marié, avec lequel elle partageait depuis des années, l'essentiel.

Au difficile retour à la vie d'Hélène, se mêlent les souvenirs de son passé qui ne font qu'accentuer l'intensité de l'émotion présente. Amour, amitié, mort et quête du bonheur, autant de thèmes traités avec finesse en « *Septembre* ».

Le titre

*« L'été s'en allait doucement. **Septembre, cette année, était sublime. Jean-Luc était en vacances, et j'avais beaucoup de travail.** Je restais tard à l'étude, et puis je rentrais à pied, en suivant les quais. Il y avait beaucoup de touristes. Parfois, je rejoignais Pierre dans un petit restaurant italien qu'il aimait. Je n'y étais jamais allé auparavant, je n'aime pas beaucoup la cuisine italienne. Et on allait chez lui. Mais la plupart du temps, je rentrais tranquillement à la maison, je mettais de la musique, et je m'installais sur le balcon. Je regardais la lune parcourir le ciel, je buvais du jerez Ina de Domecq very pale, et j'étais bien. » (p. 81- 82)*

Au cœur du récit

Une histoire d'amour contrariée, « **un adultère conjugal parfaitement réussi** »

« Peu à peu s'est organisée notre vie souterraine. J'ai fait le ménage dans la mienne. Pour la première fois, j'ai été fidèle. Pas par vertu. Pas pour faire plaisir à Diego. Parce que les autres hommes ont simplement cessé de m'intéresser. Malgré ses fréquentes absences et son autre vie,

Diego occupait toute la place. J'ai divisé mes amis en deux groupes : ceux qui savaient et ceux qui ne savaient pas. J'ai divisé ma vie en deux parties : celle où il était là et celle où il était en voyage. Petit à petit, je me suis mise à vivre sur deux niveaux, avec de petits moments de conjugalité intense, toujours à la limite du jeu. Même les habitudes - après plusieurs années elles finissent tout de même par s'installer - gardaient toujours un côté précaire et exceptionnel. C'était, disait Catherine, un adultère conjugal parfaitement réussi. » (p. 66)

« Une vie souterraine » et... le 14 mai, l'accident, puis « **Ma solitude sans remède...** »

« Je me savais inaccessible à toute forme de consolation. La mort de Diego, au milieu de sa vie pleine et entière, de ses amours, de ses projets ; la mort dans ce grand corps si dur, si actif, si jubilant de mouvement ; la mort, dans ces cheveux si drus, dans ces jambes si solides ; la mort dans cette voix... La mort plantée là, fichée au milieu de sa cible, c'était un scandale énorme insupportable, inacceptable, et sans aucun remède. » (p. 26)

Malgré tout, continuer pour tous ceux « **qui ont besoin de mon bonheur...** »

« Le 14 mai de cette année, cela fera trois ans que tu es mort. Depuis cette date, il n'y a pas de matin où je n'aie pensé à toi avant d'ouvrir les yeux. Mais tu es mort. Et je suis morte aussi. Je ne vis que dans ces minutes où je te parle, où je te sens à mes côtés. Même si tu ne me réponds jamais. Je sais bien que tu n'es pas là, mais je te sens tout de même, tu comprends ? Tu as tout emporté. Tu n'as laissé qu'une coque vide. Mais il y a les autres, ceux qui m'aiment et qui ont besoin de mon bonheur... Il faut faire ce qu'on peut pour les gens qui nous aiment, c'est si important d'être aimé... » (p. 123)

Le Temps des cerises (2003)

Le récit de Joseph Blumenthal, juif d'origine polonaise, arrivé en France en 1925, dont les parents et la petite sœur ont péri dans un camp nazi.

Le personnage, un homme âgé, seul, se découvre peu à peu et au fur et à mesure qu'il rédige le journal de sa vie, écrit du 16 mai au 18 septembre 1994, *temps des cerises*.

Soucieux d'expliquer à ses enfants, et surtout à son arrière-petit-fils, qui il fut et ce que fut le siècle avec lequel se confond sa vie, ce qui l'a obligé à certains choix politiques, le vieil homme s'écrit...

« C'est ce portemine en argent, on commence à écrire, et puis ça part tout seul. Peut-être que je vais me mettre à écrire mes Mémoires pour mes petits-enfants! Elles ne seraient pas plus bêtes que les autres, d'ailleurs, ni plus embêtantes à lire. Ce n'est pas les trucs à raconter qui me manquent! Joseph Blumenthal, Mémoires d'un Vieux... D'un vieux quoi? D'un vieux militant? D'un vieux con? D'un vieux Juif d'origine polonaise? D'un vieux tout court ? »

Enfant immigré, malheureux et pauvre ; convaincu après 45 que la vie d'un homme consiste à s'engager dans les mouvements collectifs pour changer le monde, il entre au Parti communiste et épouse la cause. Pourtant, il en sera bientôt exclu pour avoir aimé Solange, une femme mariée.

Au soir de sa vie, malade, il veut encore un peu de temps pour « ... réparer les conneries que j'ai faites tout au long de ma vie par rapport aux gens que j'aime. Et c'est pour ça que je voudrais avoir encore un peu de temps. Et c'est pour ça que, maintenant que je vais mieux et que je reprends des forces, j'ai demandé à Jérôme de me rapporter la chemise bleue dans laquelle je range mon bloc Clairefontaine. Mais je n'ai plus envie de continuer. Je veux m'arrêter maintenant. Conclure. Je crois que j'ai dit l'essentiel, et j'en ai assez de m'occuper de moi. » (p. 182)

Au coeur du récit, toute une réflexion sur l'écriture...

« Brusquement, tout cela m'est devenu insupportable. J'ai envoyé le bloc de papier valdinguer à travers la pièce. Je suis resté un moment sonné, à regarder mes mains. Je ne savais plus où j'étais, quand, quel jour, quelle année, pourquoi j'avais ouvert la porte à toutes ces choses ... J'ai ramassé mes feuilles et j'ai relu ce que je venais d'écrire comme si je le découvrais pour la première fois. Et je me suis mis à chialer, tout seul comme un vieux con, sur mes vieilles mains de mécano, sur mon bloc Clairefontaine, sur ma vie. Mais qu'est-ce que je cherche ? Mais qu'est-ce que je veux ? J'ai pensé tout arrêter, jeter ces papiers au feu. Ça n'intéresse personne et ça me fait du mal. Dans quel état tu t'es mis, mon pauvre Jo, toi qui n'avais pas pleuré depuis.... Depuis la mort de Solange, je crois, en 64. Trente ans....

Alors j'ai décidé de me secouer... Tant pis, je continue. Je ne sais pas pour qui, pour quoi, ni où ça va me conduire. Mais je veux continuer. Et pas seulement pour les enfants comme je le dis au début,

mais aussi pour moi. Même si c'est dur, comme tout à l'heure, je crois que ça me fait du bien. » (p. 37-39)

... et qui justifie aussi la structure narrative du texte : enchevêtrement du présent et de la mémoire...

« Voilà que j'écris sans ordre, au fur et à mesure que les choses me viennent à l'esprit. Ce n'est peut-être pas la meilleure façon de faire. C'est étonnant comme les idées arrivent, et comme le présent et le passé se mêlent. » (p. 15)

Les passantes (1987)

Un recueil de cinq nouvelles. L'histoire de gens qui passent, qui regardent passer la vie, jusqu'au moment où survient l'événement qui apportera un semblant de sens à leur existence. Un seul moment comme l'image fugitive de « *la passante* » effacé par les gestes quotidiens et le piège du temps.

L'Amour et autres contes (2002)

« Je scrute ma propre vie, je bassine mon entourage, je mendie des suggestions, des idées, des histoires. J'utilise mes amies, mes hommes, mes enfants, je les vampirise même. »

Vingt-cinq récits qui parlent de l'amour passé au crible du quotidien.

Parmi eux, **Pour le meilleur et pour le pire** ou ... le mariage, difficile conciliation entre le rêve et la réalité **Mon père, ce héros** ou... l'indicible amour, « *Peut-être qu'on n'a pas besoin de se parler quand on s'aime ?* » ; **Un dernier conte de Noël**, « *Hiver 1943-1944 au Chambon-sur-Lignon. Nous étions un groupe d'amis ; nous nous étions promis de nous retrouver le 1^{er} janvier de l'an 2000 à midi sur le pont du Chambon-sur-Lignon. En 1943, cela nous paraissait tellement lointain et incertain...* » ; **Le renard noir** ou le Temps qui passe ; **Pierre** ou pourquoi ne pas croire « *les gens qui vous disent que vous avez bien le temps. Surtout le temps d'aimer. Surtout le temps de ne pas penser aux gens que vous aimez, le temps de ne pas les voir toutes affaires cessantes, le temps de le perdre avec les innombrables indifférents obligatoires à qui on sacrifie le temps des gens qu'on aime...* » ; **Soudain, l'été dernier** ou... De l'amour. « *Qui parle d'originalité ? L'amour, ce n'est jamais original, toujours banal, sucré, collant, idiot. Et pourtant, chaque fois, stupéfiant.* » ; **Typhon sur Smith and Co** ou... le Coup de foudre; **L'éternel retour** ou... « *L'angoisse, la plus proche compagne du bonheur, sa sœur jumelle.* » ; **Sexe, mensonge et gin tonic** ou... « *Vivre avec quelqu'un, aimer quelqu'un, cela donne-t-il le droit de regard sur la totalité de ses envies, de ses rencontres, sur tout ce qu'il fait, même si ça ne nous concerne pas ? ...* » ; Le **cadeau**, Ibrahim ou, L'impossible amour « *Toute la journée, elle avait eu une impression de communions unique, d'être admise vraiment dans la vie d'Ibrahim et pour toujours. Oui, un merveilleux cadeau. C'est sans doute ça qu'on appelle un cadeau d'adieu ? ...* »

Geneviève Erard